

Extrait du Fils du Pauvre de Mouloud FERAOUN

Je fus brutalement réveillé par les cris de ma mère et de mes sœurs : ma douce Nana venait d'expirer. Oh ! Je me rappellerai toujours ces cris et la suprême angoisse qui me fit sursauter, m'enleva de ma couchette et me fit hurler d'épouvante. Chaque fois que j'entends les lamentations de nos femmes sur les morts, je frisonne malgré moi car elles me rappellent toujours le déchirant réveil qui m'apprit la mort de ma tante. Elle mourut après une nuit de douleurs, entre les bras de mes sœurs affolées. Elle enfanta une pauvre chose froide qui l'accompagna au cimetière. Qui l'y entraîna plutôt ! Le petit cadavre resta attaché à sa mère dès le début de la nuit. Nana s'épuisait petit à petit, elle s'évanouissait à chaque instant. Bientôt elle ne fut plus qu'une loque. On entendait ses entrailles craquer et les flots de sang couler avec le glouglou d'une jarre qu'on renverse. Un petit effort par chance, aurait détaché complètement le mauvais fruit. Dieu n'eut pas pitié de ma tante, l'acte de vie devait se terminer dans la mort. Elle agonisa jusqu'au matin et s'éteignit doucement avec la dernière étoile. Je revois Nana allongée sur son tapis de noce et couverte d'un linge blanc ; un foulard de soie jaune soutient le menton et entoure son petit visage. Les yeux sont fermés, les narines pincées, la figure est jaune comme le foulard. Je vois bien qu'elle ne dort pas. Elle semble dormir, mais il y a plusieurs de façons de dormir. Il y a le sommeil lourd de la fatigue, le repos calme de la santé, le sommeil pénible de la maladie. La mort c'est autre chose. Maintenant que je le revois, en y pensant bien et après en avoir vu beaucoup d'autres, le visage de Nana est inexpressif. Il n'y a ni trace de sourire ou de révolte, ni idée de souffrance ou de repos. Rien. Voilà ce que c'est que la mort. Un être cher expire, ne chercher plus rien qui l'attache à vous. Un burnous que l'on suspend à sa place habituelle évoque celui qui le portait mieux que ne le fait sa « dépouille mortelle ». Que dit le visage de la douce Nana, le beau visage aimé de tous et qui souriait à tous ? La mort a tout pris. Elle laisse un masque indifférent, imprévu qu'elle dresse comme une barrière implacable contre laquelle notre douleur vient buter misérablement, sans échos.